

LIVRE PREMIER

AZARÍAS

Sa sœur, la Régula, ça l'embêtait l'attitude de l'Azarías, elle le grondait, et alors lui, il retournait à la Jara, chez le señorito, et sa sœur, elle, ça l'embêtait son attitude parce qu'elle souhaitait que ses enfants s'instruisent, et ça, son frère trouvait que c'était une erreur, car,

ensuite ils te servent à rien, ni comme rustres ni comme messieurs,

pontifiait-il de sa voix sourde, légèrement nasillarde, en revanche, à la Jara, chez le señorito, personne ne cherchait à savoir si celui-ci ou celui-là savait lire ou écrire, s'ils étaient lettrés ou illettrés, ou si l'Azarías traînait à droite ou à gauche en marmonnant, avec son pantalon de velours rapiécé qui lui arrivait aux mollets, pas de boutons à la braguette, pieds nus, et même, quand brusquement il partait chez sa sœur et que le señorito le demandait, on lui répondait,

il est chez sa sœur, señorito,

le señorito, poseur qu'il était, ne se troublait pas, ou peut-être haussait-il imperceptiblement une épaule, la gauche, mais il ne cherchait pas plus loin, ni ne commentait la nouvelle, et quand il revenait, même chose,

ça y est, l'Azarías est de retour, señorito, le señorito ébauchait un demi-sourire, sans plus, car le señorito, la seule chose qui l'exaspérait, c'est que

l'Azarías affirme qu'il avait un an de plus que lui, parce que, en réalité, l'Azarías était déjà grand quand le señorito était né, mais l'Azarías ne se souvenait même pas de cela, et si, à l'occasion, il affirmait avoir un an de plus que le señorito, c'était parce que Dacio, le Porcher, le lui avait dit un soir de Saint-Sylvestre où il était un peu saoul, alors lui, l'Azarías, ça lui était resté gravé dans la caboche, et chaque fois qu'on lui demandait,

quel âge ça te fait, Azarías?

chaque fois il répondait,

exactement un an de plus que le señorito, mais ce n'était pas de la mauvaise volonté, ni pour le plaisir de mentir, seulement du pur enfantillage, le señorito avait tort de jurer à cause de ça et de le traiter de fouille-merde, ce n'était pas juste non plus, car en échange de ses allées et venues à travers la ferme tous les jours que Dieu fait, marmonnant comme s'il mâchait le néant en regardant les ongles de sa main droite, l'Azarías astiquait l'automobile du señorito avec un chiffon jaune, et dévissait les bouchons des valves des automobiles des amis du señorito pour que le señorito n'en manque pas le jour où les choses iraient mal et où ils feraient défaut, et si cela ne suffisait pas, l'Azarías s'occupait des chiens, du braque, du setter et des trois fox-hounds, et si en pleine nuit, le matin du berger hurlait dans la chênaie et si les chiens de la ferme s'agitaient, lui, l'Azarías, il les apaisait avec des mots gentils, il les grattait avec insistance entre les deux yeux jusqu'à ce qu'ils se calment, allez, dormez, et aux premières lueurs, il sortait dans la cour en s'étirant, ouvrait le portail et lâchait les dindons dans la chênaie derrière le mur de la ferme, sous la protection

de la clôture grillagée, ensuite, il raclait les cochonneries des perchoirs à poules, et pour finir, eh bien, arroser les géraniums, et le saule, nettoyer le cagibi du hibou, le caresser entre les oreilles, et tandis que la nuit tombait, on savait l'Azarías assis sur le tabouret, près de la lampe, dans le vestibule désert, plumant les perdrix, ou les bécasses, ou les tourterelles, ou les bartavelles que le señorito avait tuées dans la journée, et souvent, si le gibier était abondant, l'Azarías en mettait une de côté pour la *busarde*, de sorte que, chaque fois qu'il le voyait apparaître, le hibou l'enveloppait de son regard jaune et rond, et claquait du bec comme s'il se réjouissait, cela par affection spontanée, car devant les autres, y compris le señorito, il soufflait comme un chat et montrait ses griffes, tandis qu'avec lui, il se comportait différemment car rare était la nuit où il ne le régalaient pas, faute de morceau plus exquis, d'une pie, d'une buse, ou d'une demi-douzaine de moineaux attrapés à la glu près de la mare aux carpes, ou allez savoir quoi, mais en tout cas, chaque fois qu'il s'approchait de lui, Azarías disait au grand duc, en adoucissant la voix,

busarde jolie, busarde jolie,

il le grattait entre les yeux, lui souriait de ses gencives vides, et s'il fallait l'attacher tout en haut du rocher pour que le señorito ou la señorita, ou les amis du señorito, ou les amies de la señorita s'amuse à tirer sur les buses ou les corneilles, par les meurtrières, cachés dans l'affût, Azarías enroulait autour de sa patte droite un morceau de flanelle rouge pour que la chaîne ne le blesse pas, et, pendant que le señorito ou la señorita ou les amis du señorito ou les amies de la señorita restaient dans l'affût, lui, il attendait, accroupi

en contrebas dans les broussailles, il le surveillait en tremblant comme une jeune tige, et bien qu'il fût un peu dur d'oreille, il entendait les détonations, et à chacune d'elles, il tremblait et fermait les yeux, quand il les rouvrait, il regardait en direction du hibou et, le voyant indemne, se dressant, provocateur, les ailes déployées, il se sentait fier de lui, et, ému, se disait en lui-même,

busarde jolie,

il ressentait un désir véhément de le gratter entre les oreilles, et dès que le señorito ou la señorita ou les amies du señorito ou les amis de la señorita se lassaient de tuer des buses et des corneilles et quittaient l'affût en s'étirant et en se dégourdissant les membres comme s'ils sortaient d'un puits de mine, il s'approchait du grand duc en remuant les mâchoires comme s'il mastiquait quelque chose, alors le hibou s'enflait de contentement, comme un paon et l'Azarías lui souriait,

tu as été courageuse, busarde,

lui disait-il,

et il le grattait entre les yeux pour le récompenser, enfin il ramassait une à une les buses abattues, les accrochait à une perche, détachait le hibou avec soin, l'introduisait dans la grande cage aux barreaux de bois qu'il se mettait sur l'épaule, et plane-plane, il prenait le chemin de la ferme, sans attendre le señorito, ni la señorita, ni les amies du señorito, ni les amis de la señorita qui marchaient doucement, fatigués, sur le chemin, derrière lui, parlant de leurs affaires, riant sans raison, et dès qu'il arrivait à la maison, l'Azarías pendait la perche à la grosse poutre du vestibule, et à la nuit tombée, accroupi dans les cailloux de la cour, à

la lumière blanche de la lampe à huile, il plumait une buse puis s'approchait de la fenêtre du cagibi,

hou hou hou !

faisait-il en enflant sa voix, cherchant le registre le plus ténébreux et dans la minute qui suivait, le hibou s'élevait jusqu'à la grille sans faire de raffut, en un vol circulaire, lent, doux comme du coton, et faisait à son tour,

hou hou hou !

comme en écho du *hou hou hou* d'Azarías, un écho d'outre-tombe et dans l'instant, il saisissait la buse de ses énormes serres et la dévorait silencieusement, en un clin d'œil, pendant que l'Azarías le regardait de son sourire baveux et murmurait,

busarde jolie, busarde jolie,

après que le grand duc avait terminé son festin, l'Azarías se dirigeait vers le hangar où les amies du señorito et les amis de la señorita garaient leurs voitures et, patiemment, il dévissait les bouchons des chambres à air, avec des mouvements de doigts maladroits et, quand il avait fini, ils rejoignaient ceux qu'il gardait dans la boîte à chaussures, à l'écurie, puis il s'asseyait par terre et se mettait à les compter,

un, deux, trois, quatre, cinq...

et quand il arrivait à onze, il disait invariablement,

quarante-trois, quarante-quatre, quarante-cinq...

ensuite, il sortait dans la basse-cour, déjà assombrie, et, dans un coin, il se pissait sur les mains pour ne pas avoir de crevasses, puis fouettait l'air un moment pour les sécher, et comme ça, jour après jour, mois après mois, année après année, toute une vie, mais malgré ce régime méthodique, l'Azarías se réveillait certains matins tout mou et on aurait dit sans nerfs, comme si,